

« Je suis croyant, mon père, mais non pratiquant » **Jc 2,14-18; Mc 8,27-35**

A l'époque où j'étais curé à Pecrot, j'ai tenté l'exploit de visiter toutes les familles de ce village. L'entreprise était d'envergure mais possible, étant donné la taille assez réduite de ce village (800 habitants). J'y suis arrivé en deux ou trois ans. Je puis vous dire que l'expérience fut très enrichissante. A part quelques portes, toutes se sont ouvertes, et à chaque fois, on m'invitait à m'asseoir et à tailler la bavette autour d'une bonne tasse de café.

Lors de chaque visite à un moment ou un autre, j'entendais, le même propos :
« Monsieur l'abbé, vous êtes bien placé pour le savoir, nous ne pratiquons pas, mais nous sommes de bons croyants »

J'ai toujours accueilli ces confidences avec beaucoup de respect et de bienveillance, bien que j'étais tenté de sourire intérieurement.

Il y avait deux choses dans ce propos : en premier, une affirmation que je sentais sincère de la réalité de leur foi (nous sommes croyants), et en second une restriction, qui selon les personnes, était une manière de dire leur gêne, ou de reconnaître leur tort ou encore de prendre des distances par rapport à une certaine pratique religieuse.

En écoutant la lecture de Saint Jacques, je n'ai pu m'empêcher d'établir un lien entre ce que j'ai entendu des centaines de fois, à savoir : « Mon père, je suis croyant, mais non pratiquant » et les propos de Jacques : « Tu prétends avoir la foi. Montre-moi donc ta foi qui n'agit pas. »

À première vue, ces propos sont contradictoires, l'un semblant affirmer qu'il est possible de croire sans pratiquer, et l'autre qu'une foi sans pratique est une foi morte. En réalité si on analyse attentivement le sens que ces propos donnent au terme « pratiquer », ils apparaissent beaucoup moins contradictoires qu'on ne le pense à première vue.

À travers le « je crois, mais je ne pratique pas », mes anciens paroissiens ne rejetaient pas toute pratique, loin de là, mais seulement les actes religieux et encore pas tous. Ils en pratiquaient spontanément certains tels que : les sacrements des quatre saisons, la messe de minuit du 24 décembre, la prière du soir sous la couverture, la dévotion à tel ou telle sainte, la visite occasionnelle dans une église, l'usage des images pieuses, etc.

Par ailleurs, tout en affirmant être 'non-pratiquants', ils étaient convaincus de la nécessité de traduire leur foi dans des actes profanes de service, d'entraide. Ils aimaient ajouter : « Vous savez : on ne refusera jamais un service à quelqu'un ». Et effectivement, j'avais parmi mes paroissiens 'non-pratiquants' des hommes et des femmes d'une grande générosité.

Comme vous l'avez constaté, mes anciens paroissiens distinguaient clairement deux types de pratique : une pratique d'actes religieux qu'ils ne jugeaient pas essentielle, et une pratique d'actes profanes de charité, très importante à leurs yeux.

Mais revenons à la lettre de Saint Jacques. Que nous dit-il de l'une et de l'autre pratique ?

De la pratique religieuse, il ne dit rien de précis. Au contraire, il nous met en garde contre celle-ci : si votre foi et votre pratique religieuse ne se prolongent pas dans un amour concret des frères et des sœurs, votre foi et votre pratique religieuse sont vaines.

Saint Jacques rejoint ainsi cette parole d'Isaïe que Jésus reprendra plus tard à son compte :

*« Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi.
Vain est le culte qu'ils me rendent. » Mc 7,6b-7*

Et lorsque Jésus déclare que "*son joug est aisé et son fardeau léger*", il ne vise pas le poids de nouvelles pratiques religieuses, mais celui du grand commandement d'amour lequel vécu dans une foi vive, est léger.

Est-ce à dire que toute pratique religieuse serait inutile ou facultative ? Bien entendu que non. De toute évidence, la lettre de Jacques et les propos de mes Pécrotis 'non pratiquants' supposent aussi une certaine pratique religieuse. Une foi sincère s'exprime nécessairement dans des démarches, des rites, des attitudes, des actes de type religieux : une prière-formule qu'on récite, une visite dans une église, une bougie qu'on allume dans un sanctuaire marial, un signe de croix avant un match, un pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle, une lecture de la bible, un accueil de son curé, etc. C'est la loi de l'incarnation.

Ceci étant acquis, reste une question d'importance : Pourquoi tant de chrétiens jugent-ils aujourd'hui inutile de pratiquer la messe, de fréquenter l'assemblée dominicale, alors que l'Écriture insiste sur son importance :

*"Ne désertez pas votre assemblée comme quelques-uns ont coutume de le faire,
mais encouragez-vous mutuellement...." Héb 10,25*

J'y vois une raison essentielle : le chrétien 'non-pratiquant' ne perçoit plus le lien intime qui existe entre la pratique de la messe et celle de l'amour. L'importance de l'amour, il en est convaincu. "Il suffit d'aimer !" dit-il. Or la messe lui apparaît comme un ensemble de rites tout extérieurs, de mots empoussiérés, de discours surannées, de gestes collectifs étranges, totalement déconnectés du commandement d'amour.

Mais si son regard était plus lucide, il se rendrait compte qu'il se trompe pour une bonne part, car l'assemblée dominicale, contrairement à ce qu'il pense, plonge vraiment ses racines dans l'amour. A chaque eucharistie, il nous est rappelé que nous sommes des bien-aimés du Père et de son Fils; à chaque eucharistie, le Christ ressuscité nous entraîne dans son intimité amoureuse avec son Père; à chaque eucharistie, Jésus nous invite à nous aimer les uns les autres, à nous accueillir. A cet égard je comparerais volontiers chacune de nos messes à une rencontre amoureuse, à une tentative de fraternité, à un bain d'amour humain et divin, à une mise en œuvre du double commandement d'amour.

Mais alors pourquoi le chrétien moyen passe-t-il à côté de la perle rare, négligent-ils la pratique eucharistique? Pour une part, c'est dû à son manque de foi; pour une autre, à la médiocrité formelle de nos assemblées qui fait barrage aux chrétiens du seuil. C'est le fait d'un vocabulaire qui refuse de s'adapter, c'est le fait de notre manque de fraternité, de notre frilosité à nous accueillir les uns les autres, mais aussi à notre manque de foi, etc.